

Article

« [s.t.] »

Ouvrage recensé :

Henri-Jacques STIKER : Corps infirmes et sociétés, Aubier-Montaigne, Paris, 1982, 248p.

par Patrick Fougeyrollas

Anthropologie et Sociétés, vol. 7, n° 1, 1983, p. 251-253.

Pour citer la version numérique de cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/006124ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La jaquette du livre nous le présente comme provocant (provocative) et stimulant (stimulating). Il est plutôt irritant (irritating) car les points stimulants, il y en a un ou deux, nous laissent sur notre faim par manque de développement et la provocation, si l'on fait abstraction des biais que nous avons soulignés, redit des choses que ceux qui s'intéressent aux relations hommes/femmes savent déjà.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Henri-Jacques STIKER : *Corps infirmes et sociétés*, Aubier-Montaigne, Paris, 1982, 248 p.

H.J. Stiker contribue par cet ouvrage à l'esquisse d'une histoire culturelle des sociétés occidentales. Le questionnement posé par l'analyse des rapports entre la formation sociale et l'infirmité est très fécond. L'anomalie corporelle ou esthétique est une réalité transformatrice à suivre dans les dits, les désignations, les pratiques et les silences des modes de production des normalités. Ainsi les grammaires culturelles se dévoilent dans leurs originalités, leurs insistances, leurs difficultés, leurs manières de désigner et de tenir compte des exceptions.

Quels sont les corps exceptionnels qui menacent le type d'être social défini comme normal ? Comment en parler, les situer, les traiter, les intégrer, s'en débarrasser, s'en servir ?

Dans la lignée de Michel Foucault, dont il adopte la méthode épistémologique, Stiker pose la plupart des questions-clés. Le cœur du texte est un point de vue philosophique, une histoire contée qui évite l'anecdote, un essai de sémiotique des cultures. Il s'agit d'une lecture savante, documentée et didactique. Sans être neuve dans son articulation, sa périodisation, l'analyse précise et situe bien la spécificité des discours sur les corps infirmes par rapport aux autres différents, marginaux et stigmatisés.

Avec intérêt on suit les ruptures de sens qui, de la Bible aux politiques étatiques contemporaines, ont modelé l'espace vital des corps différents. Les textes de l'Ancien Testament marquent les infirmes d'un interdit culturel et en font des victimes émissaires dont l'anomalie est due à une faute et signe d'impureté. Le changement de perspective amené par le Christ fait éclater cette assimilation entre malheur et péché, valorise les faibles et entraîne une perspective de la charité où chacun est responsable de son rapport à la différence.

Les catégorisations de l'Antiquité distinguent entre le difforme et la faiblesse; ainsi une relecture du mythe d'Oedipe expose le périple d'un corps différent au monde de l'identique, du désir du même.

Viennent ensuite les systèmes de la Charité, dispersion des différents dans le foisonnement des singularités médiévales, période de mouvance normative, d'imaginaire, de situation silencieuse de l'infirme aux côtés du mendiant, du monstre et du truand; la transformation apportée par François d'Assise qui voit dans le faible, un frère sacré, en qui l'on rencontre Dieu; puis l'émergence d'une vision morale des êtres humains; la marge est caractérisée par son inutilité et sa dangerosité, exigence d'une mise en ordre, d'une distinction entre le productif et l'improductif, entre l'oisif coupable et l'incapable.

La période classique procède à la domestication, recherche les causes naturelles, catégorise, tente une description rationnelle de la différence, concentre par le grand enfermement, met au travail. Peu à peu la déviance, la monstruosité, le manque, la difformité tendent à devenir des déficiences, des diminutions susceptibles d'être traitées. C'est toutefois du côté des incurables que l'on trouve les premières interventions d'assistance, d'éducation, de relèvement. La prise en charge se généralise, l'institutionnalisation, les ghettos se multiplient au moment même où la capacité de la collectivité à vivre avec les différents diminue. Espace médical et contrôle social, oui mais surtout, frénésie du redressement du corps, éducation, rééducation et correction. Après la première guerre mondiale se répand une idée maîtresse : le remplacement. La culpabilité collective envers les mutilés entraîne une volonté de réadaptation. Il s'agit d'intervenir publiquement pour réparer, compenser, effacer pour réintégrer. Cette même logique sous-tend les législations concernant les accidents du travail dus à l'industrialisation. Peu à peu tous les infirmes sont concernés par la réintégration. Le problème des handicapés, toutes variétés mêlées, émerge de leur position commune d'inadaptation.

Dans les années 1970, période de législation à l'égard des personnes handicapées en France comme au Québec, il est clair que celles-ci forment alors une catégorie de citoyens hétérogène mais reconnue, évaluée, identifiée en fonction d'une certaine idée de la normalité. C'est l'appel du « comme tout le monde », du « comme les autres », avec le danger toujours latent de la négation de la différence, d'une normalisation à outrance, de l'avènement d'un droit obligatoire à la similitude.

Dans son premier chapitre intitulé « Repoussoir » et dans la dernière partie du livre sur l'analyse des interventions contemporaines, Stiker se situe personnellement par rapport au sujet et prend position avec une sensibilité qui donne une certaine résonance à l'ouvrage. J'y ressens toutefois un surplus de précautions, une persistance à préciser d'où il parle, un malaise et une distance envers cette « catastrophe », cette souffrance qui est pourtant, à mon avis, bien culturelle. Étrangement, le vocabulaire de Stiker, par les expressions qu'il utilise au sujet des personnes handicapées, dérangera le lecteur québécois. L'écart France-Québec est peut-être ici parfaitement illustré. Il l'est aussi par un autre biais : on ne sent pas la présence et la prise de parole contemporaine des différents. Le texte reste un portrait de discours encadrants, dominants. Bien que le concept de handicap soit clairement critiqué, il est conservé comme fourre-tout qui désigne aussi bien l'anomalie que ses conséquences fonctionnelles individuelles et les modes de production des obstacles normatifs à l'expérimentation pour les corps différents. Ainsi, bien qu'étant très pertinentes dans ce qu'elles cernent, les questions posées ne font pas avancer la compréhension de ce sur quoi la différence se fonde.

Mais je rejoins Stiker dans sa préoccupation d'agent d'intervention. Le mouvement d'assimilation, de réduction à la conformité est en effet sous-jacent au processus d'intégration sociale des personnes handicapées. Et la volonté de similitude semble aussi forte du côté du milieu des personnes ayant des déficiences physiques ou mentales. Comment vit-on ensemble ? Délicatesse d'une définition à chaque fois jouée, une définition ouverte des rapports entre la personne, son milieu et l'organisation bio-socio-culturelle. Un changement passerait d'abord par le respect de la différence, attitude plutôt qu'absolu, perspective alternative, une société plus souple, plus proche de son vécu. Et puis aussi par une contribution des techniques du corps et des technologies avec l'ouverture des possibilités, espaces d'expérimentation, accessibilité universelle, adaptations des organisations, remise en question d'une perspective utilitaire de l'être social. Question politique. C'est le repérage et l'intervention sur les facteurs de production de handicaps mais c'est surtout le défi d'un changement de perspective, une claire distinction entre trois confusions persistantes : l'assimilation de la souffrance à la déficience, de l'anomalie corporelle, comportementale ou esthétique aux capacités à agir et à être, du handicap avec le destin des corps différents. Reconnaissance de la singularité de chacun dans une perspective d'autonomie et de sociabilité renouvelée et de maintien dans le milieu

naturel de vie où chaque personne est bien plus que ce que l'on peut en dire : des points de vue diversifiés articulés dans un projet d'expression culturelle d'ouverture à la richesse de la différence.

Patrick Fougeyrollas
Département d'anthropologie
Université Laval

Alain BRETON : *Les tzeltal de Bachajon*, Laboratoire d'ethnologie, Université de Paris X, Nanterre, 1980, 253 p.

Situé à l'intérieur d'un projet de recherche collectif centré sur les relations entre l'habitat et l'organisation sociale au Chiapas, l'étude d'Alain Breton porte sur un groupe Tzeltal du nord guatémaltèque et principalement sur la communauté de Bachajon.

Reflétant l'approche multi-disciplinaire de l'équipe, la démarche de l'auteur s'appuie à la fois sur les données de la linguistique, de la géographie humaine et de l'ethnologie. Ayant préalablement fait l'objet d'une thèse de doctorat, l'étude comprend les catégories suivantes : débutant par une présentation ethnographique de Bachajon en termes de localisation spatiale et culturelle à l'intérieur du groupe Tzeltal, de son contexte écologique, démographique et historique, elle se poursuit avec l'analyse de l'organisation sociale et territoriale par le biais du système de tenures foncières, des charges politico-religieuses, de la parenté et des fêtes traditionnelles. Finalement, la troisième partie traite de l'habitat tant au niveau de la culture matérielle que des espaces domestiques et sociaux plus larges.

Il n'y a pas de doute que tout lecteur intéressé par l'ethnographie chiapanèque trouvera dans cette étude une source de renseignements multiples, à la fois au plan synchronique et au plan diachronique. De plus, on est frappé par ce souci constant de resituer le groupe à l'étude à l'intérieur d'une aire régionale plus vaste, méthode rarement mise à l'essai dans bien des études traitant de l'organisation sociale traditionnelle de groupes tribaux. En fait, ce qui constitue l'apport et la qualité de cette étude réside dans le degré de précision des données et leur traitement à l'aide d'une démarche relationnelle poussée.

Le lecteur est toutefois quelque peu déçu de l'orientation volontairement descriptive de l'étude, même si en plusieurs endroits la démarche analytique suggère des voies d'interprétation fort stimulantes et bien appuyées par l'ethnographie.

Je mentionne ce point parce que l'auteur me semble trop modeste et hésite à resituer l'importance de son étude dans un contexte plus large, justifiant son attitude par la nécessité d'en connaître davantage sur la réalité historique du groupe en question (cf. introduction, page 11). Si cette orientation traduit un souci évident de prudence méthodologique, elle pourrait au moins laisser place à des hypothèses plus spécifiques au départ de manière à aiguïser davantage l'intérêt du lecteur. Il en va de même en conclusion qui, en plus d'être fort brève, enclenche timidement une comparaison avec d'autres ouvrages traitant de l'organisation sociale des groupes en question. À défaut de généralisation, l'auteur aurait pu se servir davantage de ses données, qui sont excellentes, pour aborder ces ouvrages de manière critique.

Ces quelques remarques sur l'ouvrage d'Alain Breton soulèvent en fait tout le problème des relations entre le terrain et la portée de l'analyse. Si certains auteurs ont trop ten-